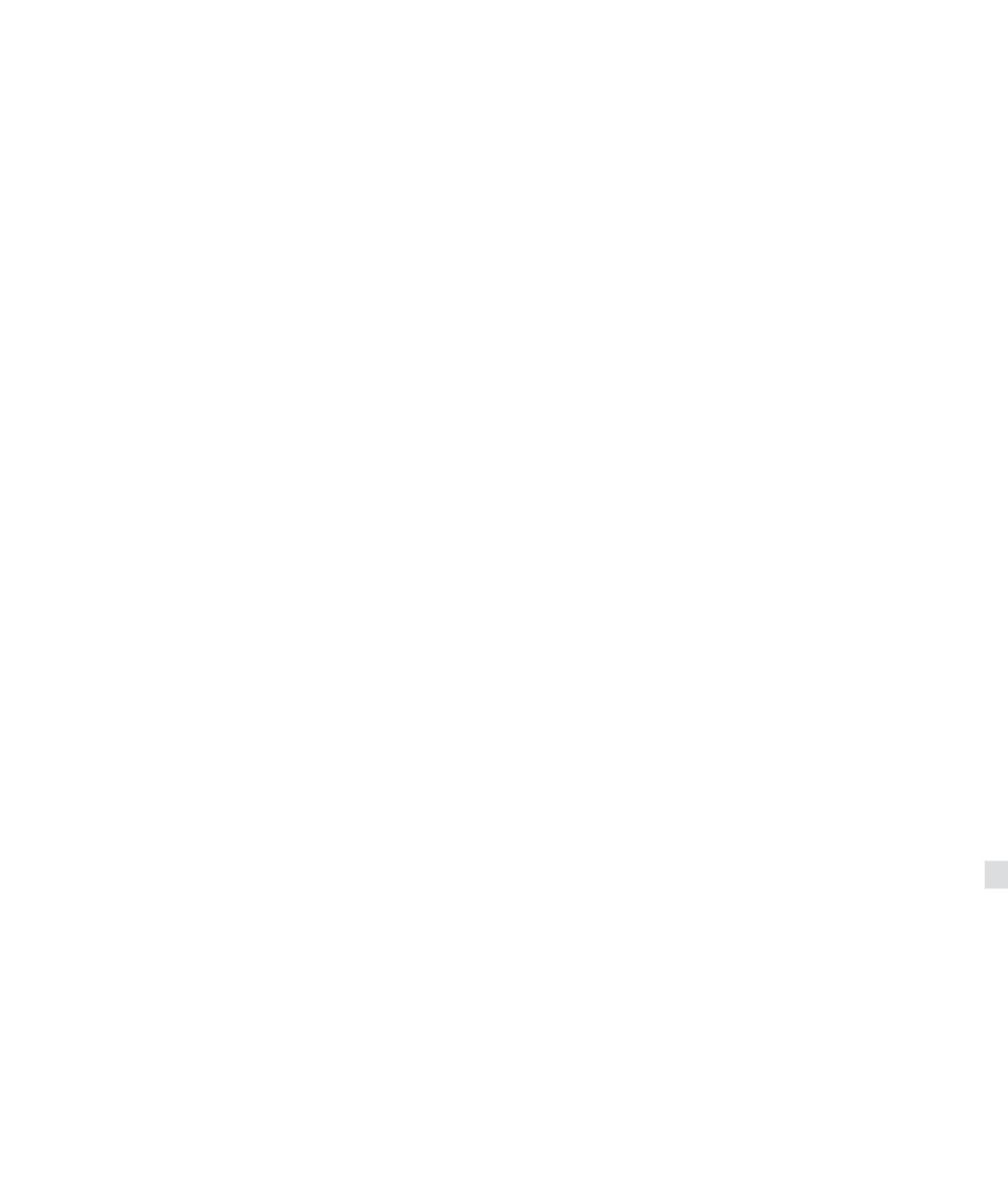




Dominique FOLSCHEID

Dominique FOLSCHEID, Professeur
de Philosophie à l'Université de Marne-
la-Vallée.

**Les changements du Monde
actuel et les relations nouvelles
entre Science et Société**



Je commencerai mon intervention par une citation de Jacques Lacan, pas nécessairement apprécié des milieux scientifiques : « Il n’y a pas de malentendu, il n’y a que des malentendants ». Car il existe bel et bien un malentendu, déjà dénoncé à maintes reprises, implicitement, épisodiquement ou marginalement, et qu’Axel Kahn vient de rappeler à l’instant. Je n’accuse pourtant pas Dominique Jolly d’avoir fait une faute d’intitulé en opposant « la science » et « la société » dans la thématique de ce colloque puisque ce dernier a précisément pour objectif de lever les malentendus. En tout cas c’est bien une tâche de philosophe. Je vais m’y employer en premier lieu. Puis, dans un second temps, je montrerai que c’est par intérêt idéologique bien compris que les scientifiques emploient à l’envi cette expression inappropriée : « la science ». Ce qui permet de comprendre pour une large part les réactions de la société.

I. « LA SCIENCE » ?

Il faut savoir que ce qu’on appelle « science », au sens de connaissance pure et désintéressée, a reçu officiellement son congé en 1637, date de publication du Discours de

la méthode de Descartes. On peut même dire que ce dernier a signé l’acte de décès de la « science » telle qu’on la comprenait depuis qu’elle existe. Il faut également rappeler que les Grecs, plus raffinés que nous, désignaient la science de plusieurs façons : sophia, épistémè, gnôsis, noësis... Mais pour eux, la « science » au sens plein du terme désignait la connaissance pour la connaissance, ce qui en faisait une œuvre d’ordre contemplatif : en grec, théoria. Or il existe également un abîme entre la théoria et le terme de « théorie » utilisé en français moderne à propos de la science.

Le terme de « science » a donc radicalement évolué. La rupture symbolique et chronologique se constate chez Bacon et surtout chez Descartes. Pour eux, il faut abolir le savoir purement spéculatif, jugé inutile, au profit d’une philosophie « toute pratique », comme l’a écrit Descartes. Le terme de « philosophie » est certes conservé (au XIXe siècle, les pharmaciens se diront encore « philosophes »). Mais il ne faut pas s’y tromper : il s’agit dorénavant pour l’homme de se rendre « comme maître et possesseur de la nature ». Notons le « comme », que beaucoup de citateurs oublient, qui signifie pour Descartes que l’homme ne peut être maître qu’en second, Dieu restant le premier. Mais une fois Dieu évincé, le second est devenu

le premier, ce qui explique beaucoup de choses.

Ce n'est pas tout. Car dans la Lettre préface aux Principes, Descartes invente aussi ce « la » au singulier que nous accolons désormais à la « science ». C'est ce que signifie l'image de « l'arbre de la connaissance », dont le tronc unique porte trois branches principales qui sont la médecine, la mécanique et la morale. Un tronc unique : cela veut dire qu'il n'existe qu'une seule forme possible de science. Pour Descartes, ce tronc désigne la « physique » en général (la science de la nature). Comprenons qu'il n'existe qu'une scientificité — ce qui fait que la science est science —, qu'une seule et unique méthode scientifique, qu'un seul type d'objet (la « substance étendue » qui est l'autre de la « substance pensante »). De ce tronc commun surgissent une mécanique scientifique, une médecine scientifique et une morale scientifique. Or il saute aux yeux que nous aurions intérêt aujourd'hui, comme l'on fait les Grecs dans le passé, à reconnaître qu'il existe plusieurs types de rationalité, et non plus une rationalité unique, monolithique, supposée toute-puissante, si bien liée à la technique moderne que sa véritable dénomination doit être celle de « technoscience ».

Descartes s'en est d'ailleurs bien rendu compte. Pour lui, la morale scientifique n'existera jamais, on devra en rester à une morale « par provision », permettant de décider dans l'existence. Parce que la sphère de la connaissance diffère par nature de celle de l'action, laquelle implique de recourir à la

raison pratique pour prendre des décisions en situation d'incertitude cognitive. Autrement dit, une décision diffère radicalement d'une conclusion. C'est ce qui fait la spécificité des raisonnements requis dans l'ordre de la précaution : il faut agir avant que le doute soit levé, alors que la science attend la vérification avant de se prononcer.

Descartes démontrera également l'impossibilité d'une médecine scientifique puisque la science ne peut s'occuper que du corps-machine. Or tant que l'homme est vivant, âme et corps sont si bien unis qu'ils ne font qu'un, et la médecine est faite pour soigner les hommes vivants. Le corps-machine relève donc d'une fiction épistémologique construite pour les besoins du savoir scientifique, pas de la médecine. Il en conclut qu'au lieu de chercher des remèdes pour guérir la condition humaine, qui est mortelle, mieux vaut faire comme l'empereur Tibère : se rallier à la sagesse et apprendre à ne pas redouter la mort.

Or Aubrey de Grey, à qui est consacré un dossier dans le numéro 40 de *Courrier International* du 13 au 19 avril 2006, nous promet l'immortalité par la science. Nous serions même la dernière génération mortelle ! La mort pourrait en effet se subdiviser en quantités de petits éléments de mortalité chez l'homme. Chacun étant soigneusement traité par la science et la technique, l'ensemble aboutira à un homme immortel. C'est précisément ce que Descartes dénonce comme l'imposture par excellence. Or si la science en tant que recherche du sa-

128

Les changements
du monde
actuel
et les
relations
nouvelles
entre
Science
et
Société

voir pour le savoir n'existe plus, ou presque, pourquoi invoquons nous constamment « la science » ? Parce que de puissants intérêts y poussent, mais qui se dissimulent sous une couverture idéologique.

II. L'INTÉRÊT IDÉOLOGIQUE

J'entends ici par « idéologie » la manière dont une rationalité apparente mime la rationalité philosophique, éthique ou même scientifique pour justifier une posture ou une position pratique. Pour les chercheurs professionnels, ceux qui ont des intérêts corporatifs et syndicaux à défendre, ceux qui redoutent les réformes qui mettraient fin aux tares dont souffrent nos grands organismes de recherche (INSERM ou CNRS...), comme pour tous ceux qui ont conservé une foi sincère dans l'idéologie progressiste, il est éminemment avantageux d'invoquer le service et la défense de « la science » alors que cette dernière a été remplacée par la technoscience. On profite alors de la croyance commune selon laquelle la science est par définition un savoir pur et désintéressé, comme chez les Grecs anciens, alors que la technoscience est par constitution impure et intéressée, dans la mesure où elle a pour fondement l'équation baconienne « savoir = pouvoir ».

De plus, il faut bien noter que cette équation est parfaitement réversible, car s'il est évident que le type de savoir que procure la

science moderne a pour fin le pouvoir technicien, il est également vrai que pour acquérir ce savoir, il faut détenir et exercer un pouvoir — ce qui constitue l'essence même de la science expérimentale, qui requiert instruments et objets disponibles. Claude Bernard, créateur de la médecine expérimentale, nous raconte ainsi le spectacle à la fois grandiose et épouvantable du sang jaillissant du garrot d'un cheval au galop à qui l'on aurait planté une seringue pour faire des expériences. Et d'indiquer qu'il revenait à la loi d'arrêter le bras du chercheur par trop enthousiaste. À la loi et à l'éthique, dirions-nous aujourd'hui, sachant que le chercheur livré à lui-même peut être capable de tout. Mais en laissant croire que la science a forcément les mains pures puisqu'elle n'a pas de mains, on peut faire avancer les affaires de la technoscience en les couvrant du voile de l'innocence. Il ne reste à la société qu'à s'aligner sur ses demandes : qui peut s'opposer aux progrès de la connaissance, à moins de passer pour obscurantiste ? Sauf que les enjeux de savoir sont désormais partie prenante d'une entreprise de transformation du monde, voire de l'humanité elle-même, ce qui change tout. On peut alors mobiliser la « bioéthique » pour faire avaler au public les potions les plus amères. Comme l'écrivait le professeur Lévy il y a une dizaine d'années dans un pamphlet humoristique, la bioéthique est l'art de faire admettre à la société des choses que l'éthique réprouve.

Dans ces conditions, le trouble qui s'est emparé de la société face à « la science », en réalité l'entreprise technoscientifique, n'a

rien d'étonnant. Mais la société en est également partie prenante, donc objectivement complice de cet habillage idéologique. Il est intéressant de constater, sur ce point, que les Français sont cartésiens sans le savoir, comme l'a montré le sondage évoqué par Jean-Pierre Alix. Une forte majorité considère en effet que la tâche première des chercheurs est l'amélioration du bien-être de l'humanité, que l'objectif premier est la promotion de la santé et que les chercheurs remplissent bien leur mission. Or c'est exactement ce que dit Descartes dans la sixième partie du Discours de la méthode : la santé est le premier des biens, conditions de tous les autres, et la technoscience a pour fin la guérison de tous nos maux, physiques, mentaux et moraux. Elle devra même tout faire pour nous éviter le vieillissement ou pour parer à ses conséquences. Descartes rejoint ici Bacon, qui trouvait scandaleux que les hommes vieillissent et pas les poissons. D'où son ouvrage *De la vie brève et de la mort* où il propose un plan en faveur de la macrobiotique (l'art de prolonger la vie), contre une médecine centrée sur la diététique. On voit par là que ces débats du début du XVIIe siècle sont déjà les nôtres. Mais le texte le plus édifiant est encore celui de *La Nouvelle Atlantide*, toujours de Bacon. Relisons les trois dernières pages : on y trouve tout ce que l'humanité peut demander à la technoscience : les anxiolytiques, les ONG, le clonage, le Viagra, et même le béton armé. En somme, la technoscience ne fait rien d'autre que de réaliser nos mythes et nos utopies, à preuve leur existence dans

notre imaginaire et notre littérature avant qu'aucun moyen technique ne nous permette de les réaliser.

Il ne manque pourtant pas d'auteurs pour nous éclairer sur ce qui se trame sous les rideaux de fumée des beaux discours. Descartes lui-même nous indique que l'arbre de la science a des racines de nature métaphysique. Plus largement, nous pouvons les dire culturelles, religieuses, idéologiques, etc. On ne les voit pas, parce qu'elles plongent dans le sous-sol, mais elles constituent la partie non-scientifique de la science, mais qui inspire et nourrit la science. Allant plus loin, la psychanalyste Monette Vacquin parle d'un inconscient spécifiquement scientifique : « l'inconscient scientifique », mais que le scientifique n'est guère porté à analyser. Ce qui nous interroge sur ce qui peut bien mouvoir certains personnages fortement médiatisés, comme le professeur Antinori, qui fait enfanter des femmes ménopausées, ou Richard Seed, qui prétend mettre le clonage à la portée de toutes les bourses. Nietzsche nous a déjà donné un élément de réponse : au lieu de se demander ce que sait ou ce que ne sait pas la science, il faut se demander ce que veut la science. Le désir de savoir passe donc sous la coupe de la « volonté de puissance », ce qui nous donne cette « volonté de puisscience » qui caractérise la technoscience et la différencie radicalement de la science tout court. Ce qui contribue puissamment à déformer les perspectives pour traiter des rapports entre science et société.

En réalité, nous avons un problème avec cette idéologie progressiste lancée par Bacon dans son utopie de La Nouvelle Atlantide, dans laquelle on découvre une sorte de CNRS de l'époque, la Maison de Salomon, dirigée par un Père supérieur qui donne à la technoscience mission de « rendre toutes choses possibles ». Sont ainsi fusionnées la technique, la science, la sagesse et la Bible. On en voit les effets aux Etats-Unis, où Bible et technoscience peuvent se conforter l'une l'autre. C'est ce que révélait un reportage télévisé sur la chirurgie esthétique en Floride : un jeune chirurgien commençait son opération en faisant un signe de croix au-dessus de sa patiente anesthésiée, et il remerciait Dieu de lui donner l'occasion « d'améliorer la beauté de cette jeune femme ». De même Richard Seed, interrogé sur les obstacles éthiques au clonage, répliquait qu'il était un bon méthodiste et que Dieu lui avait recommandé d'améliorer la création. Les Français, habitués à opposer science et religion ont du mal à comprendre que le prophétisme évangélique puisse « booster » le technoscientisme d'Outre-Atlantique. Ils associent plutôt la science à la lumière, la religion à l'obscurantisme.

Et pourtant les Français n'hésitent pas à donner à la technoscience une dimension religieuse, à y voir un véritable instrument de salut, dans la lignée de l'idéologie progressiste de Condorcet. On en a surtout retenu que le progrès des sciences et des techniques engendrait nécessairement toutes les autres formes de progrès humain. On est

ici aux antipodes des thèses de Rousseau, qui refusait absolument d'admettre que « le progrès des sciences et des arts » (entendons des sciences et des techniques) puisse être la cause des progrès du genre humain, notamment en matière de morale. Rousseau n'a pourtant jamais prétendu nous faire revenir à l'« état de nature », comme le prétendait Voltaire. Et à l'exception de certains esprits sectaires, nous avons tendance aujourd'hui à rallier Rousseau plutôt que Condorcet. Après les deux grandes guerres mondiales, après Hiroshima, Bhopal, Tchernobyl, le Distilbène, nous estimons que progrès scientifique, technique et barbarie peuvent aller de pair.

Face à l'idéologie progressiste, scientifique et technolatrique, s'est logiquement développée une réaction aussi passionnelle qu'irrationnelle. De la condamnation des crimes et de la déploration des accidents, tenus pour simple rançon d'un progrès que nul ne voulait récuser (tel le premier accident de chemin de fer, qui n'a gêné en rien le succès du TGV), on est aujourd'hui passé à sa mise en cause essentielle. Non plus les revers du progrès, mais le progrès comme tel. Ceci dans la plus grande confusion, puisque l'on vise maintenant en vrac la science, le progrès technique, la société industrielle, accusés de changer le climat, de détruire la nature, bref, de rendre la Terre inhabitable pour les générations futures. Or ces constats-là recèlent assez de vérité pour gagner chaque jour en consistance. D'où ces mouvements issus de l'« écologie profonde »

(la Deep Ecology de Lynn White et al.), qui conduisent, par exemple, à la traque de l'automobiliste parisien au profit de cyclistes hypothétiques. Alors que c'est sur le progrès technique des moteurs et une grande inventivité en matière de systèmes de transports qu'il faudrait surtout miser. L'écologie, d'abord divisée en écologie politique et en écologie scientifique, en arrive ainsi à être écartelée entre une option réellement rationnelle, soucieuse de trouver les moyens de ses fins, et une option pétrie d'idéologie.

III. LES RELATIONS SCIENCE/SOCIÉTÉ

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que la société soit profondément troublée. Son attitude première, comme on l'a montré, est profondément ambivalente. Elle attend beaucoup sinon tout de la science, elle est prête à brûler l'idole si celle-ci vient à défaillir. Sa frustration est fonction du niveau de ses attentes. Les promesses non tenues sont encore plus graves à ses yeux que les accidents de parcours. Le drame du Titanic ne consiste pas seulement dans son naufrage, drame qui se produit parfois sans que cela ne remette en cause l'existence et l'usage des bateaux, mais dans la prétention des ingénieurs qu'il était insubmersible. De même, la tragédie du sang contaminé réside en partie dans le fait que les autorités responsables garantissaient sa pureté. Quand la science fournit des poisons à la place de

médicaments, le ressentiment est inévitable. De là on passe sans peine aucune à la mise en accusation des présumés fauteurs de trouble, les actuels comme les potentiels. Les procureurs surgissent de tous côtés. L'opinion publique, ébranlée, effrayée, réclame protection contre les dangers qui menacent, ou semblent menacer, nos santés, nos vies, la planète. Pas étonnant, dans ces conditions, que l'on ait rapidement glissé de la demande légitime de prise en compte des risques, ce qui requiert un dispositif complet comportant des précautions en amont, des réparations ou compensations en aval, à une sorte de syndrome collectif dont les principales composantes sont la « sécurité » et la « précautionite » aiguës. Du logique on est passé au pathologique. Les prétendus remèdes deviennent de nouveaux maux, qui se nomment renoncement, inertie, paralysie, défaitisme, stagnation et finalement régression car, dans la vie comme dans l'histoire, qui n'avance plus recule.

Considérant que science et technique ont produit des instruments de mort, on conclut que l'outillage qui a servi à les produire est en soi coupable. En réponse, les tenants du progrès technoscientifique invoquent la neutralité intrinsèque de la science et de la technique, ce qui conduit à incriminer les hommes qui ont font un mauvais usage. Ils confondent alors l'outillage technique, qui peut effectivement être utilisé en bien comme en mal, et l'appareil technique, qui ne relève pas de la pure instrumentalité. Au contraire, il neutralise tout ce dont il s'em-

pare — cas de la procréation médicalement assistée, où la technicisation de la procréation aboutit à la réduction de cette dernière à un processus de reproduction neutralisant nombre de ses déterminations proprement humaines.

À ce stade, c'est notre représentation commune de la technique qui défaille lourdement. Il est donc indispensable de rectifier le tir si l'on veut éviter les controverses stériles. Là encore, nous avons de bons penseurs à notre disposition. Ce qu'il y a vraiment de neuf dans cette affaire, c'est ce que Heidegger a mis en lumière avec la notion de Gestell, dont on retrouve un équivalent avec le « système technicien » de Jacques Ellul, philosophe bordelais bien moins connu et reconnu que le précédent. Gestell est un terme allemand signifiant « encadrement », « truc », que l'on peut rendre par « système qui encadre » (pensons aux accidents de la route !) ou plus simplement « Machin » (pensons à de Gaulle parlant de l'ONU). Bref, c'est un système sans sujet.

Certes, on ne voit pas comment le Gestell aurait pu apparaître sans la science et la technique modernes. Sans la physique nucléaire, il n'y aurait eu ni bombe atomique ni centrales nucléaires, donc pas de Tchernobyl possible. Sans le développement de la société industrielle, il n'y aurait pas eu ces facteurs qui conduisent au réchauffement de la planète. Mais la science et la technique en tant que telles sont-elles vraiment en cause ? Pour les auteurs ici convoqués, la réponse

est négative. L'essence du Machin n'est pas plus scientifique ou technique que l'essence d'un arbre n'est un arbre. Le Machin n'est pas autre chose qu'une nouvelle figure de notre monde. Ce qui change tout, parce que tout le monde est concerné.

Il est vrai que la différence n'est pas facile à comprendre, car le Machin est à la fois lié à l'appareil technoscientifique et pourtant bien différent de lui. Un bon exemple nous est fourni par la bureaucratie, qui est un vrai Machin et correspond parfaitement à ses déterminations. À savoir, comme l'ont montré nos auteurs, l'encadrement (le Machin englobe tout), l'arraisonnement, le caractère de système sans sujet qui travaille pour lui-même, la réduction des employés à des rouages. Il n'y a pourtant aucune dimension proprement scientifique et technique dans la bureaucratie. Celle que décrit Balzac dans *Les employés* correspond à celle de Kafka dans *Le Procès* tout comme à la nôtre, qui est cependant équipée d'ordinateurs et vit de réseaux informatiques. Simone Weil a écrit un beau texte avant la seconde guerre mondiale, où elle affirme que le problème qui se posera plus tard sera moins le stalinisme que la bureaucratie. Celle-ci nous met aux prises avec un système anonyme et aveugle, dominé par un « on » que ne vient contrôler aucun « je ».

La technicité proprement dite n'est en rien en cause. Le téléphone mobile, par exemple, est objectivement meilleur que le filaire. Passant à ses inconvénients, le scien-

tifique se contentera de débattre de l'éventuelle nocivité des ondes qu'il émet. L'écolo- giste primaire en fera autant. Mais en tant que le téléphone mobile participe du Gestell pour façonner le visage de notre monde, c'est bien autre chose qu'il faut souligner : à savoir l'abolition des distances, du temps qui sépare les rencontres, et la modification des relations humaines qui s'ensuit. La tech- nique comme telle n'y est donc pour rien. Les utilisateurs non plus : ils sont dépassés, sous contrainte collective, sauf à jouer les récalcitrants isolés. Il en va de même pour la télévision, merveilleuse technique s'il en est, mais qui bouleverse la vie des fam- illes et des enfants en âge scolaire. Même la guerre est substantiellement changée depuis qu'une personne armée d'explosifs, d'éléments anti-chars ou antiaériens peut tenir tête à une armée entière ou défier tous nos organes de sécurité. Confondre le progrès technique des équipements avec le changement de nature de la guerre ou du terrorisme est une erreur grave.

Le moins que l'on puisse dire est que nous n'avons pas encore pris la juste mesure de ces changements. D'où ces contro- verses stériles entre attitudes périmées, technoscientisme progressiste d'un côté, réaction antiscientifique et antitechnicien- ne de l'autre. D'où ces dialogues de sourds entre autorités constituées parlant en lan- gue de bois et les associations de défense des consommateurs et des malades. C'est pourtant au discours technoscientifique, en- core dominant, qu'il appartient de faire enfin

preuve de mesure et de modestie. Il doit fai- re son deuil de Condorcet comme de Saint- Simon, qui prétendait que le monde devait être gouverné par le Conseil de Newton, c'est-à-dire par une assemblée de scientifi- ques. Ce qui revient à broder sur Platon, qui prétendait que tout rentrerait dans l'ordre le jour où les rois seraient philosophes et les philosophes rois. Remplaçons les philoso- phes par les scientifiques et nous obtenons la Gnose de Princeton, apparue aux Etats- Unis dans les années 60, qui reprenait l'idéal saint-simonien.

Ce genre de discours, la société n'est plus en état de l'entendre. Elle ne croit plus que la science est seule détentrice de la vé- rité, que la technique est nécessairement bonne et que la technoscience peut faire le bonheur de l'humanité. Elle incline même à se jeter dans les bras des protestataires les plus fanatiques. Et pourtant elle est deve- nue si consumériste qu'elle reste prête à se laisser ensorceler, le matraquage mondial auquel se livre la publicité servant de re- lais. Par exemple, combien de médicaments ne relèvent pas du besoin mais du désir, ou plus exactement de besoins motivés par le désir ? Les promesses de métamorphose de notre condition humaine font toujours entendre leur petite chanson en sourdine, ce qui nous promet des réactions violentes une fois décelée l'imposture. Il est pourtant grand temps de se montrer sérieux, d'ouvrir le chantier de la réflexion en tâchant de ne pas « se payer de mots », comme le faisait Don Juan à l'égard de Monsieur Dimanche.

Dominique FOLSCHIED
*Professeur de Philosophie
à l'Université de Marne-La-Vallée*

